

ESQUISSES BLIDEENNES

ECOLE ARABE

Une salle basse, voutée, aux murs grossièrement blanchis à la chaux, sur lesquels, çà et là, apparaissent en relief des colonnettes de style arabe enluminées de couleurs criardes. Peu de meubles : à peine une ou deux tables semblables à des tabourets d'enfants ; des nattes de paille couvrant le sol de terre battue ; et, dans le fond, sur une sorte d'autel bas, en maçonnerie, des matelas et des coussins. C'est là que, tout le jour, se tient le maître, le « thaleb », qui dort du sommeil du juste, pendant que ses élèves accroupis se livrent aux occupations les plus diverses et les plus bizarres. De tous ces gamins, aux physionomies intelligentes et malignes, les uns, les studieux, copient de droit à gauche, sur de longues planches vernissées, les caractères de l'alphabet ou les versets du Coran ; ceux-ci comptent et comparent les amulettes de cuir qu'ils portent en sautoir sous leur gandoura ; ceux-là, les grands surtout, enveloppés dans leur burnous, s'abandonnent aux douceurs d'une sieste réparatrice. Dans un coin, un « yaouled » imaginaire réunit en tresses minces les cheveux qui garnissent le sommet du crâne de son voisin, pendant que celui-ci, très absorbé, fait grimper une sauterelle à sa plume de roseau.

Au fond de la salle, adossé au mur, sur le fond blanc duquel ressort bien sa brune figure de singe espiègle, un autre gamin joue gravement au cheval avec ses pieds nus aux doigts desquels il a attaché des ficelles.

Et tandis qu'ils tirent ainsi parti de leur intelligence précoce et des ressources de leur esprit, presque tous ces Arabes chantent sur un rythme lent monotone et sourd, les versets du Coran inscrits sur leurs pancartes. Ils braillent tous à la fois, et sur les tons les plus divers, des phrases différentes ; et c'est dans la pièce basse une rumeur assourdissante de syllabes sonores, dures, brèves qui se croisent, se mêlent, se heurtent, donnant l'idée du crépitement lointain d'une fusillade. De temps en temps, le « thaleb », fatigué de dormir, s'étire nerveusement et gourmande les paresseux tout en fumant des cigarettes. Alors tous les jeux cessent, les enfants se penchent sur leurs tablettes, et chantent en mesure les sonates du Livre Saint. Mais cela ne dure qu'un instant ; le maître s'étend à nouveau sur sa

couche, et lorsque sa respiration régulière indique un sommeil profond, les récitatifs reprennent leur monotonie accoutumée ; les chants languissent, deviennent confus ; les gamins bâillent en se frottant les yeux, et tous, avec une impatience sourde, attendent l'heure de la sortie, le moment désiré où ils pourront se poursuivre à travers les rues étroites avec des « ha-hou ! ha-hou ! » d'excitation, ou fumer des cigarettes à la porte des maisons malfamées de la haute ville.

J. de Montaignin.

Le TELL du 10/02/1897